 La frivole

Le premier jour, avant de partir, cela semblait si simple. Il suffisait de le regarder faire pour apprendre ses gestes, qu’il décomposait savamment. Je crois bien qu’il allait moins vite, qu’il exagérait les mouvements et qu’il me laissait chaque fois un indice, qu’il ponctuait d’un « là ! Voilà », net, presque naturel. Je savais aussi, que seul, Dominique n’aurait laissé aucun repère de ce travail, qu’il faisait depuis toujours. Je devinais même, qu’il y avait un peu de plaisir dans cette mise en scène. Pour l’encourager discrètement, je lui posais une question ou deux, lorsque je le savais, il terminait une leçon.

Et puis, la Frivole avait quitté le port vers 16 heures, bien au milieu du chenal ; il n’y avait rien de précis à faire, sauf peut-être, saluer d’un regard les premiers touristes de l’été qui observaient avec minutie les détails de notre passage, sur la jetée du boulevard de la plage. Aucun ne pouvait soupçonner que j’embarquais pour la première fois.

Je défilais fièrement, affairé sur le pont, attendant les consignes, pensant à chaque détail. La fin du chenal s’annonçait d’une vague un peu courte, soulignée d’une crête blanche qui hésitait à déferler vraiment. Déjà, la frivole roulait doucement, d’un bord sur l’autre, apprenant à l’équipage un nouvel équilibre. La première demi-heure, il fallait deviner entre les bouées, les casiers et les bateaux qui rentraient, la meilleure passe. Quand tout devint plus calme, il s’amusait à râler un peu, m’expliquant que la pêche allait disparaître après tout ça, l’Europe et sa marmailles de cols blancs, sourde au vent du large , les estivants qui ne voit dans la mer, qu’une amie bienveillante et chaleureuse, les plaisanciers indifférents, avec leurs voiles impeccables et leurs pulls rayés bleus et blancs. Je formais à moi seul, tout le public, attentif et appliqué, spectateur d’une autre époque qui roulait aussi, d’un bord sur l’autre. Tout en l’écoutant, je m’exerçais à faire et défaire les nœuds de marins qu’il m’apprenait, inlassablement, toujours trop vite. Le nœud en huit était le plus simple, le nœud de chaise, indispensable pourtant, méritait plus de temps sans être sur que, le moment venu, il vienne naturellement, et puis les demi clés, faciles et partout à leur place. Pour les casiers, il prenait le temps de choisir le bon moment pour qu’il tombe parfaitement à la mer quand la frivole venait doucement sur tribord. Le geste semblait alors plus facile, comme si la mer venait les prendre dans sa main pour les lui rendre dans quelques heures, au matin. Quand une vague plus forte secouait le bateau, il jetait un rapide coup d’œil vers l’arrière, et sans rien dire, donnait machinalement un coup de barre, toujours le même, vers la droite, puis à gauche, comme pour rassurer le bateau de sa présence. Je voyais bien qu’il vivait, ses moments là avec un réel bonheur, cherchant à peine un air d’indifférence.

La frivole était un bon bateau, en bois épais et rassurant, pas très grand, trapu vers l’avant, peut être pour se donner du courage face à la mer, bleu et vert pour la coque, alors que le pont, rouge bordeaux, se confondait avec la rouille des treuils et des palans ; pour vieillir au même rythme, sans doute. L’arrière dégagé, bien à plat sur la mer, donnait plus d’assurance, et bien que plus proches, les vagues semblaient ainsi, plus amicales. Il existait des tas de cordages, impossibles à déchiffrer, que je voulais au début parfaitement lover, ranger et presque étiqueter comme au club nautique de mon adolescence. Il m’avait laissé faire, pour mieux apprivoiser cet espace. Je ne me décourageais pas, malgré la houle, qui dès la sortie du port, rendait ce ménage plus difficile, et, à regarder tous les bouts, toutes les amarres, chercher des extrémités introuvables, j’eu très vite un mal de mer tenace. Pour garder sa confiance, et retrouver la mienne, je l’avais rejoint en quelques minutes sur la passerelle pour fixer l’horizon, et prendre le vent.

Il m’avait tendu un café dont je me méfiais, ne sachant pas s’il me donnerait du courage ou, au contraire, décuplerait le mal de mer. Je buvais le café sans regarder le bol, les yeux au large, en espérant que cela suffirait pour ne pas être malade. La terre avait abandonné à l’océan tout le territoire, le bateau cherchait entre les vagues la meilleure route, plongeant régulièrement son étrave au cœur du golfe et ressortant facilement, comme par jeu, dans un éclat d’écume blanche. La nuit allait venir, et la Frivole continuait son chemin, à la poursuite du soleil qui prenait le temps de baliser notre route d’un rouge écarlate. Dominique, regardait de temps en temps le sondeur, à gauche de la barre, qui lui indiquerait le meilleur moment pour débuter la pêche. J’observais donc Dominique et guettais le signe, venu de lui, ou je devrais rapidement libérer le filet sur l’arrière.

* Vas-y, mon garçon

Sans savoir, je libérais le treuil, très vite comme s’il ne fallait pas manquer cet endroit particulier, comme si toute la pêche en dépendait entièrement. Pourtant, la mer était la même, d’un vert profond et sans lumière, presque gris, elle n’avait pas varié depuis un quart d’heure, les vagues restaient égales et habituelles depuis le début de la soirée, le sondeur annonçait sans faiblir la ligne des 30 mètres ; aucun écho à signaler. Je regardais la mer, pour apercevoir une marque, une bouée particulière. Dominique avait juste regardé le ciel et les nuages, mettant la barre sur tribord. Sans donner d’instructions nouvelles, il m’encourageait, tourné vers l’arrière, d’un signe amical. Il ne dit rien, si ce n’est à la fin de la manœuvre.

* Ca va comme ça. C’est bien mon petit gars.

Je regagnais la passerelle, satisfait et décidé à comprendre.

* Tu crois que c’est bon ici ?
* T’as pas vu les mouettes ? elle étaient sur un banc de sardines, sûr !
* J’avais pas fait attention
* On verra au chalut. Ça ne marche pas à chaque fois

La nuit n’avait pas tardé après ça, laissant encore un coin de ciel plus bleu, à l’ouest, pour quelques minutes encore. Le bruit du moteur devenait amical et rassurant dans cette obscurité dont la longueur m’effrayait à l’avance. Il martelait dans son rythme paisible, plus lent que le battement de mon cœur, son bonheur de nous mener ainsi sous la lune. Les deux heures de chalut n’arrivait pas à me distraire, je restais concentré sur les bruits de la coque, des filins, du moteur, et tous les bruits du navire, cherchant un peu d’inquiétude au milieu de cette première nuit à la pêche.

Dominique se montrait attentif, sans émotion, parlant un peu d’une autre pêche, et même d’un coup de vents, l’année dernière, comme pour me faire aimer, sans doute, cette nuit ordinaire. Il devait bien imaginer que j’attendais le matin avec plus d’impatience que lui, mais sans chercher à me rassurer davantage.

* Allez ! on va remonter.
* Déjà ?

Les dangers étaient nombreux, surtout de crocher le filet dans l’hélice, il m’avait expliqué la manœuvre, une première fois et par prudence, avait repris, comme par habitude, à haute voix les moments difficiles. Je n’avais pas sommeil, et j’attendais concentré, les ordres de manœuvre. Enclencher le treuil, libérer le palan à bâbord, puis à tribord, ralentir la remontée du chalut à la première marque rouge, assurer et bloquer le filet sur un signe. Et puis ouvrir les brins du chalut. J’avais rêvé, les nuits précédentes, de cet instant ou les poissons ruisselants sous le projecteur du navire quitteraient la mer, définitivement.

Les sardines et les merlus remplissaient les dizaines de caisses en bois, habituées depuis longtemps par le sel et la mer, à garder quelques heures la récolte de la nuit. Le bateau dérivait calmement pendant cette manœuvre, à peine aidé d’une petite trinquette, grée à l’arrière.

Plus tard, le vent avait forci insensiblement au deuxième chalut. Dominique m’avait tendu un ciré entièrement jaune et regardait davantage les vagues, sans inquiétude particulière, cependant. Je guettais son regard, et plus encore les grincements de la Frivole dans les creux de l’océan. Nous filions huit nœuds, le long de la cote dont j’apercevais par moment, au sommet d’une vague, les lumières rassurantes. La Frivole traînait son filet avec plus de peine, dans sa mer plus dure. Dominique m’avait jugé, et sans demander mes diplômes, m’indiquait ma nouvelle place : à la barre. Il relèverait seul le dernier chalut, me confiant la Frivole face à la mer presque rugueuse. Il m’avait indiqué le cap et la vitesse, comment s’appuyer sur les vagues et réduire le tangage. J’étais le capitaine, marin sûr de mon rôle, complice pour de bon de Dominique et de la Frivole, adopté en une nuit, à peine. Je me retournais, comme le patron tout à l’heure, pour surveiller les manœuvres et régler l’allure du navire. Je regardais d’un air distrait le jour apparaître, et machinalement buvais un café brûlant, le regard calé sur les instruments, à peine éclairés de la passerelle.

* Ca va, capitaine ?
* Continue comme çà, jacques, cap au 120, huit nœuds. Le premier casier sera à bâbord, ensuite tu prendras l’alignement au 110, ils suivront.

Il avait jeté un œil au GPS, évalué la distance et calculé qu’à huit heures, il débarquerait la marée de la nuit, plutôt bonne, cette fois. Il restait à relever les casiers, au fanion bleu et rouge que nous avions laissé la veille, à l’entrée du chenal. Il fallait ne faire qu’un passage; trop près, le casier passerait sous la coque et pourrait accrocher l’hélice, ruinant mon succès de la nuit ; trop loin, La frivole devrait virer, revenir sur elle-même, comme une véronique, pour relever la banderille. De toutes les passes, la troisième fut la plus délicate à cause d’une vague plus haute.

Dominique avait repris la barre, tandis que la houle venue par l’arrière accompagnait doucement la Frivole vers l’abri. La première bouée verte laissée sur tribord marquait le début du chenal. Je ne regardais pas la jetée, pas plus que les premiers touristes, préparant avec calme les amarres et les pares battages, avec juste un regard sur le quai pour savoir si Aline attendait.

Il restait alors les dernières manœuvres, accoster en douceur, amarrer la frivole, débarquer la marée sur le quai, ranger le bateau, monter sur le quai, saluer les vieux avec plein d’assurance et donner sur les lèvres d’Aline un peu de sel de l’océan.